À propos d'un nouveau monument de Rosmerta

Colette Bémont

► To cite this version:

Colette Bémont. À propos d'un nouveau monument de Rosmerta. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1969, 27 (1), pp.23-44. 10.3406/galia.1969.2517 . hal-01934102

HAL Id: hal-01934102

<https://hal.science/hal-01934102>

Submitted on 3 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

A PROPOS D'UN NOUVEAU MONUMENT DE ROSMERTA

par Colette BÉMONT

La découverte récente, à Escolives-Sainte-Camille (Yonne), d'une stèle — ornée d'un bas-relief surmonté lui-même d'une inscription¹ — permet d'augmenter un peu la connaissance que nous avons de *Rosmerla* (fig. 1 et 2a). Cette divinité, parèdre habituelle de Mercure dans le quart nord-est de la Gaule et sur la rive droite de la moyenne vallée du Rhin, où elle est attestée par une série de dédicaces, n'est en effet reconnue, dans sa figuration, pour la quasi totalité des exemples, que par déduction. J'ai tenté, voilà quelques années², de montrer comment on avait pu avec vraisemblance attribuer à la déesse la plupart des monuments (dépourvus d'inscriptions) comportant une figure féminine associée à Mercure³, lorsque ceux-ci se trouvaient compris dans l'aire déterminée par les documents épigraphiques (eux-mêmes privés de références iconographiques) ; comment, aussi, dans ces limites, la présence de dédicaces à *Maia* (autre parèdre de Mercure) rendait douteuse l'identification de certaines représentations, sans qu'aucun critère assuré permit d'établir toujours une distinction ; comment, enfin, certaines formes particulières prises par la femme donnée comme compagne à Mercure devaient, au moins d'un point de vue méthodologique, commander quelque prudence, lorsqu'il s'agissait de reconnaître la « grande pourvoyeuse » dans une Vénus, voire une Minerve ou, peut-être, une Hygie⁴. En fait, il existait des présomptions assez solides en faveur de quatre monuments de la région rhénane et de l'Est de la France⁵.

Un cippe d'Eisenberg⁶ était, jusqu'à la découverte d'Escolives, le seul qui permit, grâce à l'inscription conservée sous le relief, d'identifier sans hésitation une représentation de *Rosmerla*

1 Cf. R. KAPPS, *Une déesse à Escolives-Sainte-Camille, Rosmerla*, dans l'*Écho d'Auxerre*, n° 72, novembre-décembre 1967, p. 3-6. L'auteur, qui est le responsable de cette découverte, donne du relief une description très détaillée. Voici les dimensions de la stèle : haut. 1,52 m ; larg. 0,63/0,68 m ; épais. 0,38/0,31 m ; taille de la déesse : 1,14 m. Le bloc avait été scié en deux et les morceaux avaient été utilisés dans les fondations d'un établissement de thermes.

2 *Rosmerla*, dans *Études celtiques*, IX, n° 17, 1960, p. 29-43.

3 Quand il ne s'agit pas de couples bien connus comme Mercure et *Fortuna-Tychè*.

4 *Vénus* : E. V, 4130 (Messancy) ; VII, 5554 (Schweighausen ; Mercure douteux). *Minerve* : E. X, 7640 (Rimburch ; Mercure douteux). *Hygie* ? : E. G., 428 (Mannheim).

5 *Loc. cit.*, p. 32 et 35 : Metz (E. V, 4288) ; Niedaltdorf (E. VI, 5105, mis lui-même en rapport avec E. V, 4488, à Kinkelneuhäusel) ; Eisenberg (E. VIII, 6054).

6 *Ibid.*, p. 31-32 et fig. 1, p. 33 (= E. VIII, 6039 et *CIL*, XIII, 11696).

(fig. 2c). Malheureusement cette certitude n'était que de faible conséquence : le type d'Eisenberg, en effet, demeure peu attesté⁷, tandis que les moyens propres à suggérer le pouvoir de la déesse — ou son association avec Mercure, dieu de la prospérité — sont relativement nombreux (en même temps, souvent, que peu spécifiques). W. Schleiermacher⁸, d'ailleurs, a montré, en partant de documents de la région du Rhin, que l'iconographie de *Rosmerla* devait relever de deux types originels principaux : l'un où la divinité aurait comme attributs la patère et la corne d'abondance, l'autre où sa participation à la puissance bienfaisante de Mercure s'exprimerait par la possession de la bourse et du caducée. Il y aurait eu, ensuite, contamination des deux modèles. La pierre d'Eisenberg présente, justement, une de ces figurations composites.

La stèle d'Escolives mérite l'attention à cause de certaines particularités et aussi par les questions qu'elle conduit à poser. La déesse est représentée en pied, de face, dans une niche terminée en cul-de-four et que surmonte un arc surbaissé. L'inscription, selon une coutume très répandue en Gaule, dans le cas de monuments votifs ou funéraires, court le long de l'arc et se continue sous les embryons de chapiteaux, qui marquent le raccord de celui-ci avec les piliers latéraux. Elle appelle quelques remarques par sa disposition et son contenu. On peut voir, le long du bandeau (fig. 1) : *DE A ROSMER TAE IVNIA VC* ; sur le côté gauche, de haut en bas, au-dessus du chapiteau : *SAC / AVG.* sur le pilier : *V S / L M* ; sur le pilier de droite : *SH / XXL (?) / FLL.*

7 Il existe un monument du même type à Nöttingen (E. G., 350). D'autres groupes, ou des fragments de reliefs, comportent bien une femme tenant une bourse dans la main gauche, mais la main droite manque ou est mutilée (E. VI, 4550 : forêt de Hultenhausen ; E. VII, 5505 : Strasbourg). La présence du cippe E. VIII, 6039 donne plus de vraisemblance à l'hypothèse selon laquelle la stèle E. VIII, 6054, également trouvée à Eisenberg et malheureusement incomplète, appartiendrait à la même famille iconographique.

8 *Studien an Göttertypen der römischen Rheinprovinzen*, dans 23. *Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 1933, p. 109-143.

Malgré la gaucherie de la mise en place, la lecture doit se faire, pour la première partie, dans l'ordre suivant : *AVG/SAC/DEA · ROSMERTAE · IVNIA' V̄*. En effet, la place de *SAC AVG* par rapport au chapiteau incite, malgré la disposition sur deux lignes superposées, dans le prolongement d'un montant, à rattacher ces éléments au registre supérieur de l'inscription. On pourrait cependant se référer aux habitudes des graveurs de ce genre de textes pour objecter que, dans la quasi totalité des cas, la lecture se fait de gauche à droite sur l'arc ou le linteau, puis le long de la colonne de gauche et de celle de droite, en observant soit une symétrie de groupe à groupe⁹, soit, le plus souvent, une continuité ligne à ligne¹⁰ : en conséquence *SAC/AVG* devrait se placer après *IVNIA' V̄*. Cette objection, à mon avis, serait assez fragile, pour deux raisons : proposée pour mieux rendre compte de la disposition matérielle, elle négligerait, en fait, et la séparation créée par les chapiteaux et l'absence d'un pendant, à droite, des mots inscrits en haut sur la colonne de gauche ; d'autre part, le contenu même du texte serait alors contestable. Car l'abréviation *SAC/AVG* ne semble pas correspondre à un titre connu qu'on puisse attribuer au dédicant¹¹, pas plus

9 C'est ce qui se passe, par exemple, pour une stèle de Sens (E. IV, 2817). L'inscription, gravée dans le champ, comprend deux colonnes, décomposées en groupes de deux ou trois lignes ; chaque groupe de gauche a pour suite son pendant dans la colonne de droite, puis on revient à gauche, etc. Ce type de symétrie, préféré à l'enchaînement immédiat ligne à ligne (de gauche à droite puis, de nouveau, à gauche), est, d'après l'ensemble des monuments publiés par E. ESPÉRANDIEU (*Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule Romaine*, Paris, XV vol. depuis 1907), extrêmement rare. On peut signaler, encore, une irrégularité à Reichshoffen (E. VII, 5591) : les abréviations *LLM*, disposées verticalement sur le pilier de droite, font immédiatement suite au texte du linteau.

10 C'est, de loin, la disposition la plus fréquente. Une exception toutefois : la formule *D(iis) M(anibus)* est d'ordinaire extraite de son contexte et ses éléments sont placés de part et d'autre du texte, souvent en dessous (cf. E. III, 2312 ; IV, 3451 ; VI, 4860). Voir, à propos des stèles à niche et des inscriptions qu'on y observe, F. BRAEMER, *Les stèles funéraires à personnages de Bordeaux, I^{er}-III^e siècles* (Paris, 1959), surtout p. 101-112.

11 Il existe, à ma connaissance, deux exemples, peut-être trois, de *sacerdos augusti* (ou *augustalis*?), au *CIL*, XIII, tous dans le voisinage du monument d'Escolives. L'une des stèles, actuellement à Langres, paraît avoir été trouvée dans la région (*CIL*, XIII, 5688) ; une autre provient des sources de la Seine (*CIL*, XIII, 2870), la dernière du territoire des Ségusiaves (Feurs : *CIL*, XIII, 1642). La première, très mutilée, est restituée comme suit par Th. Mommsen :

Q. SEDVLIVS. SI[lanus f]
 SEDVLI MAIOR[is nep. Clo]
 DI. SILANI. SAC. AV[g - - -]
 ARCVI STATVAS IDEM M[- - -]

La troisième ligne peut être complétée en *AV[gusti]* ou *AV[gustalis]* sans qu'on sache, d'ailleurs, si le texte comportait autre chose qu'une abréviation. La formule *AVG(usti) ET ROMAE* est à exclure : l'ordre communément attesté est *ROMAE ET AVG*. De la deuxième dédicace ne subsiste qu'un fragment presque inutilisable :

[- - - honor] OMN [i]
 [b] VS INTER SV [os]
 [- - -] FVNCTO S[a]
 [ce] RDOTI. AV[g]
 [te] MPVLI [- - -]

La dernière est complète :

DIVO AVGVSTO SACRVM
 PRO SALVTE TI. CLAVDI
 CAESARIS AVGVST GERM
 TI. CLAVDIVS ARVCAE FIL. CAPITO
 SACERDOS AVG THEATRVM QVOD
 LVPVS ANTHI F. LIGNEVM POSVERAT
 D S P LAPIDEVM RESTITVIT

Le seul exemple assuré du titre de *sacerdos augusti*(?) se présente sous une forme explicite et l'absence d'abréviation de *sacerdos* est confirmée par l'inscription des sources de la Seine. Toutefois, des libellés plus brefs pouvaient

que sa place ne se justifie *après* le nom de celui-ci, si l'on adopte l'interprétation habituelle : *AVG(usto)SAC(rum)*¹² (à supposer, d'ailleurs, que l'ordre des deux éléments soit interchangeable¹³). La première ligne se lit donc : *AVG(usto) SAC(rum) DEA(e) ROSMERTAE IVNIANV[s(?)]*. Le mot *DEA* comporte une faute et doit être corrigé en *DEAE*. Le nom du dédicant prête un peu à hésiter : la pente des lettres, en même temps que l'enchaînement du tracé, invite à reconnaître, à la fin du mot, la séquence *ANV*, mais il reste à expliquer la courbe gravée au-dessus de l'*V*. Je n'en ai pas encore trouvé une justification absolument satisfaisante, en admettant qu'on doive bien la considérer comme une lettre. *IVNIANVS* est possible, car ce qui subsiste du tracé laisse supposer qu'on n'avait pas affaire à un cercle. On pourrait imaginer alors que, faute de place, le lapicide maladroit a tenté ainsi de compléter le nom dont il avait mal calculé les dimensions¹⁴. La colonne de gauche se rétablit sans difficulté : *V(olum) S(oluit) L(ibens) M(erito)*.

Celle de droite pose quelques problèmes. Voici la suite des lettres : *SH / XXL(?) FLL*. La dernière ligne comporte deux lettres nettes : *LL*, une troisième qui l'est moins : une sorte d'équerre que suit un point. Celui-ci fait-il partie de la lettre ? C'est loin d'être assuré, car l'ensemble des caractères de l'inscription ne présente jamais de point à la place des barres. Il s'agit donc plutôt d'une séparation (assez grossière). Il n'est pas impossible de reconnaître, dans le signe *I*, un *F* et, par analogie avec des formules voisines¹⁵, *FLL* peut s'interpréter *F(ecil) L(ibens) L(aetus)*. On peut également y voir un *P*, ce qui, du point de vue du contenu, serait beaucoup plus conforme aux formes traditionnelles (*posuit*) et, du point de vue graphique, acceptable, à la rigueur. Quelle que soit la solution adoptée, il faut noter la différence entre le texte du pilier de gauche, soigneusement ponctué et gravé et celui du pilier de droite, très imparfait dans sa facture, au point qu'on peut se demander si cette partie de l'inscription n'a pas été faite plus hâtivement, peut-être après coup (ce qui expliquerait, éventuellement la redite maladroite : *LL, VSLM*¹⁶.

se rencontrer (peut-être plus tardivement), ainsi que le montre le texte de Langres. Mais ce qui rend difficile l'attribution de cette dignité à *Iunianus*, c'est, d'abord, l'absence des *tria nomina* — alors que les dédicants de Feurs et de Langres sont citoyens romains — bien que les dimensions du monument d'Escolives expliquent, à la rigueur, une certaine simplification ; c'est, surtout, la nature des offrandes faites par les deux *sacerdotes augusti*. L'importance des dépenses engagées implique qu'il s'agit de notables, occupant, dans la hiérarchie sociale, une situation en vue. Le nom du dédicant d'Escolives, le caractère assez modeste de la stèle excluent, à mon avis, toute comparaison avec ces puissants personnages. *Iunianus* ne saurait exercer la même charge. Sur la question du *sacerdos*, de ses rapports avec le *flamen*, de son recrutement dans les provinces, voir, en particulier, C. JULLIAN, art. *Flamen*, dans *Dict. Ant.*, II 2), surtout p. 1185-1186 ; R. ÉTIENNE, *Le culte impérial dans la péninsule ibérique d'Auguste à Dioclétien*, Paris, 1958, p. 150-152 et 190-192 ; sur le *sacerdos Romae et Aug.* et le *sacerdos Aug.*, E. BEURIER, *Essai sur le culte rendu aux empereurs*, Paris, 1890, p. 168-169 ; sur le *sacerdos* de Feurs, A. ALLMER, *Revue épig. du Midi de la France* II, 1884-1889, fasc. 47, n° 699, p. 349-351).

12 L'orientation oblique de *SAC* peut être tenue pour une maladresse mais qui n'exclut pas la volonté de raccorder cette partie de l'inscription à la suite. Les deux mots ont-ils été ajoutés après coup ? En tout cas, à en juger d'après la taille des lettres, ces éléments du texte ont pu paraître secondaires à côté d'autres jugés essentiels : le nom de la déesse, celui du dédicant.

13 Je n'ai rien trouvé au *CIL*, XII et XIII qui autorisât cette hypothèse.

14 Il n'existe rien de semblable sur l'autre côté du monument et les défauts de la gravure trahissent un manque de méthode dans le travail du lapicide, qui semble n'avoir pas calculé à l'avance l'économie de son texte : après le *D* et l'*E*, la taille des lettres est réduite, puis, faute de place, *A* et *N* sont liés et, bien que l'inscription vienne buter sur le haut du pilier de droite, le nom ne peut être écrit dans son entier.

15 *Fecit libens merito* (*CIL*, XIII, 5198). *L(ibens) l(aetus)* (*CIL*, XIII, 6757). *L(ibens) l(aetus) p(osuit)* (*CIL*, XIII, 7356, 8628, 11815). *P(osuit) l(ibens) l(aetus)* (*CIL*, XIII, 6733, 7275).

16 Faut-il imaginer l'influence du modèle donné à l'ouvrier chargé d'ajouter cette mention ? Le *P* se justifierait par son analogie avec l'écriture courante, de même, peut-être, que la disposition des chiffres (cf. *infra*, n. 21).

Pour les deux autres lignes, la présence de chiffres rend vraisemblable l'interprétation de *SH* comme un sigle monétaire. S'agit-il d'une transcription fautive de *HS*, signe correspondant au sesterce ? C'est probable : ce ne serait pas le premier exemple de cette erreur¹⁷ et je n'ai pas trouvé, parmi les interprétations proposées de *SH*, tant par R. Cagnat¹⁸ que par les *Indices* du *CIL* XII et XIII, de solution plus satisfaisante¹⁹. Les chiffres eux-mêmes font difficulté : les deux *X* sont parfaitement clairs, mais le signe qui le suit n'est pas net et la lecture est gênée, de surcroît, par une cassure de la pierre²⁰. Faut-il reconnaître un *L* ? Les dizaines placées avant les caractères désignant un multiple de dix sont, d'ordinaire, retranchées de la valeur indiquée par ceux-ci. On se borne, le plus souvent, à signifier par ce moyen la soustraction d'une dizaine, mais il arrive qu'on rencontre, ainsi placés, deux *X*. Les exemples que j'ai relevés ne concernaient qu'un multiple de dix : cent²¹. Cette exclusive s'explique aisément, si l'on conçoit que *XXC* est une manière plus rapide de transcrire *LXXX*. Mais on voit mal quel avantage il y aurait à remplacer *XXX* par *XXL*. Aussi, pour cette inscription, est-on plutôt réduit à deux hypothèses : l'ordre des signes a été modifié, ou la lettre n'est pas un *L*. L'inversion fautive des caractères se rencontre²². On pourrait donc tenir *XXL* pour l'équivalent de *LXX*²³. Cette explication, toutefois, sans être à exclure, ne tient pas compte de l'aspect un peu insolite de cet *L*. En effet, celui-ci paraît comporter, en haut de la haste, à droite, un trait horizontal parallèle à la barre inférieure. C'est, du moins, ce qu'on peut déduire de la limitation franche et rectiligne de la cassure de la pierre sur cette arête du pilier. Il est assez peu probable, sinon impossible, qu'on ait un *I* ; l'empattement est vraiment très développé vers la droite. Il reste la possibilité de reconnaître en ce signe un *C* maladroitement tracé²⁴. Cette solution n'est ni absolument satisfaisante, ni assurée, mais l'espacement excessif entre cette lettre et le *X* et, en conséquence, l'étroitesse du champ libre pour la gravure, peuvent expliquer une gaucherie que l'on retrouve, à des degrés divers, dans le tracé de la courbe supérieure des *S* (en particulier de celui de la ligne précédente). Quant à la signification, elle ne suscite pas de difficultés, tant pour l'*I* (*XXI* = 21) que pour le $\square$ (*XXC* = 80). En fait, seule la connaissance du prix moyen de tels monuments pourrait permettre de choisir à coup sûr, à condition de posséder des termes de comparaison bien établis²⁵.

Le contenu de l'inscription mérite quelques observations. La dédicace est faite à *Rosmerla* seule, associée non à Mercure mais à l'empereur vivant. On ne connaît actuellement qu'un autre exemple semblable : un texte gravé sur une petite colonne (aujourd'hui disparue) à Gissey-le-Vieil²⁶, en territoire éduen. L'offrande est faite alors par *Cne. Cominius*

17 Cf. *CIL*, XIII, 8643.

18 *Cours d'épigraphie latine*, 4^e éd., Paris, 1914, p. 463.

19 On ne rencontre là aucun développement qui puisse correspondre heureusement soit aux modalités de la dédicace, soit aux conditions de l'implantation du monument.

20 L'angle du bloc est écorné et un éclat semble avoir sauté à une époque ancienne.

21 Cf. F. HERMET, *Les graffites de la Graufesenque*, Rodez, 1923, n° 8, l. 8 : *XXC*. Le système s'applique aussi aux unités, accompagnées ou non d'un signe multiplicatif (*ibid.* : n°s 3(11) ; 4(19) ; 11 7) : *IIX*). Les exemples sont plus rares en épigraphie lapidaire (*CIL*, XII, 1244 : *IIX* ; *CIL*, XIII, 8282 et 8320 : *XHX* ; 8318 : *XXXIIX*).

22 *CIL*, XII, 2085 : *VIX* = 16 ; 5545 : *IIIXX* = 23 ; *CIL*, XIII, 497 : *VX* = 15.

23 Dans cette éventualité, on ne saurait envisager que difficilement une solution qui justifierait par une seule maladresse l'erreur identique commise sur les deux lignes successives. Si l'inscription-modèle avait été lue à l'envers, la tête en bas, *S*, *H* et *X*, lettres symétriques, n'auraient pas été modifiés dans leur tracé, seul l'ordre de leur disposition changerait. En cours de travail, la faute découverte aurait pu être réparée tant bien que mal. Toutefois, dans cette hypothèse, l'ordre des lignes elles-mêmes eût été modifié : or *SH* précède, comme il est normal, les chiffres.

24 Ce type de lettre se rencontre au *CIL*, XII et XIII. Quand on examine la pierre, une telle lecture paraît très probable.

25 Or, si l'on a quelques exemples de prix, on ne connaît pas, en Gaule, de cas où l'on possède à la fois une stèle et la mention de sa valeur.

26 *CIL*, XII, 2831 : *AVG.SA'c* / *DEAE ROSM'cr* / *TAE* / *CNE.COM* / *INIVS CA* / *NDIDVS* / *ET APRO* / *NIA AVI* / *TILLA* / *V.S.L.M.*

Candidus et *Apronia Avitilla*. On peut noter la distance assez faible qui sépare les deux points où l'existence de tels monuments a été constatée. Dans un cas, à Gissey, le dédicant est un Gaulois romanisé²⁷, dans l'autre, le simple nom *IVNIA NVS*²⁸ ne nous renseigne pas sur le statut social de l'homme. Le loyalisme qu'implique le respect du culte impérial s'explique-t-il par le milieu, la fonction ? On ne saurait le dire²⁹. En tout cas, cette dédicace, en accomplissement d'un vœu, ne nous en apprend pas plus que la plupart des inscriptions déjà connues sur la nature exacte de la protection accordée par *Rosmerla*³⁰.

La représentation de *Rosmerla* a un double intérêt : elle s'intègre sans difficulté dans l'une des séries distinguées par W. Schleiermacher³¹. D'autre part, les particularités qu'elle offre permettent de s'interroger sur les rapports qu'entretient la déesse avec les autres figures divines représentées, dans la même région, avec les mêmes attributs.

Rosmerla apparaît, à Escolives, vêtue d'une longue tunique à manches, serrée sous la poitrine par une ceinture ; un manteau, drapé en tablier sur le ventre, couvre les épaules et une partie du bras gauche et semble pendre, derrière le corps, jusqu'au sol ; la tête, très mutilée, est coiffée d'un diadème au bord dentelé ; la chevelure, gonflée sur les tempes et cachant les oreilles, retombe en arrière du cou ; la main droite, le long du corps, tient une patère (détériorée lors du remploi), comme pour en verser le contenu, tandis que la main gauche soutient la pointe de la corne d'abondance, pleine de fruits sphériques (des pommes ?), qui s'appuie dans le creux du bras.

Cette figuration de la déesse renforce, d'une façon générale, l'opinion que toutes les femmes associées à Mercure et pourvues des mêmes attributs³² sont bien *Rosmerla*. Ce point n'est pas négligeable, puisque, jusqu'à maintenant, les identifications très probables ou assurées ne concernaient que des types locaux comportant soit une corbeille de fruits³³ (tenue pour l'équivalent de la corne d'abondance), soit une bourse (?), une bourse et une corne d'abondance, ou une bourse et une patère³⁴. Il n'est pas indifférent, non plus, que ce relief s'intègre dans un groupe, peu nombreux.

27 Le gentilice *Cominius* est, selon toute apparence, d'origine celtique. Cf. A. HOLDER, *Allceltischer Sprachschatz*, Leipzig, I, 1896, p. 1074 et III, 1913, p. 1260-1261, qui cite de nombreux exemples aux t. II, III, V, XII, XIII du *CIL*.

28 *Iunianus* admet aussi bien une racine celtique : **iun-* (cf. A. HOLDER, *op. cit.*, II, p. 88) qu'une étymologie latine (cf. A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4^e éd., Paris, 1959-1961, *Iunius*, p. 328-329).

29 L'inventaire des inscriptions du *CIL*, XIII, comportant la mention *Aug. sac.* à côté du nom d'une divinité indigène montre que les dédicants portent, le plus souvent, les *tria nomina* mais que l'emploi du nom isolé (avec parfois la filiation) peut se rencontrer, quel que soit le siècle.

30 Les conditions de découvertes ne peuvent encore, à l'heure actuelle, donner une quelconque certitude. Ces blocs utilisés en remploi n'ont pas dû, apparemment, étant donné leur poids, parcourir une très longue distance. Il semble normal qu'on les ait réutilisés à proximité de l'endroit où s'élevait le monument auquel ils appartenaient. L'existence de ce temple était-elle en rapport avec la présence de la source, que l'on voit encore en bordure du terrain de fouille ? On ne saurait le dire, tant que l'extension du chantier n'aura pas fourni plus de renseignements sur le nombre et l'implantation des constructions de toutes sortes, qui pouvaient se trouver là. Cf., pour la relation probable entre la *Rosmerla* de Gissey et l'eau, E. THEVENOT, *Divinités et sanctuaires de la Gaule*, Paris, 1968, p. 89.

31 *Op. cit.*, p. 113.

32 *Rosmerla*, p. 40.

33 A. KIRKELNEUHÄUSEL (E. V, 4488) et NIEDALTDORF (E. VI, 5105).

34 Respectivement à Eisenberg (E. VIII, 6054 ; main droite mutilée, bourse ou corbeille ?) ; Metz (E. V, 4288) ; Eisenberg (E. VIII, 6039).

certes, mais homogène. En effet, on constate que les monuments utilisables de *Rosmerla* trouvés soit chez les Éduens, soit chez leurs proches voisins, ne relèvent que d'un seul type général (fig. 2 a, 3 a et b) : celui d'Escolives³⁵. Tandis que dans d'autres régions, la déesse est dotée tantôt des attributs de Mercure, tantôt de ceux de *Copia*, ou encore d'un mélange des uns et des autres³⁶. La portée de cette remarque ne doit pas être exagérée, car le hasard des fouilles peut être responsable de ce particularisme apparent, d'autant plus que, compte tenu de l'aire intéressée, le nombre des représentations connues est très réduit. Toutefois, certains traits de la figuration de *Maia-Rosmerla* révèlent, en d'autres lieux, des caractères locaux ou régionaux³⁷ et il n'est pas impossible qu'on ait, dans cette zone, préféré un type à un autre³⁸. En tout cas, le fait que les monuments puissent être inclus dans des séries contribue à leur faire perdre, plus ou moins, leur caractère fortuit : le couple d'Autun³⁹ — que la proximité d'Escolives permet, je crois, de comprendre, avec moins de réticence que je ne le faisais auparavant, parmi les reliefs de Mercure et *Rosmerla* — appartient au groupe, très célèbre, des couples divins assis, attestés presque exclusivement chez les Éduens et leurs proches voisins⁴⁰. S'il est vrai que l'attitude de la divinité d'Escolives apparente celle-ci à la famille des nombreuses figures, masculines ou féminines⁴¹, portant une corne d'abondance et versant le contenu d'une patère (parfois au-dessus d'un autel), s'il est vrai aussi que ce motif se retrouve, pour *Rosmerla*, à Landstuhl et à Castel⁴², c'est cependant la déesse de Dijon⁴³, sacrifiant au-dessus d'un autel et coiffée d'un diadème, qui, par l'ensemble de ses attributs et de son costume, présente les plus grandes ressemblances avec le relief récemment découvert. On voit ainsi que les monuments de cette région appartiennent soit à un type figuré connu ailleurs mais comportant, dans les cas qui nous occupent, certaines particularités, soit à des formes iconographiques propres, essentiellement, à la contrée.

Peut-on situer plus précisément la stèle d'Escolives ? Les fouilles, d'après les renseignements que m'a aimablement donnés M. R. Kapps, ne permettent pas encore une datation très sûre, mais il est permis de penser que le remploi n'est pas intervenu avant le courant du III^e siècle. Le monument lui-même offre-t-il le moyen de déterminer de façon plus nette les termes chronologiques entre lesquels on peut l'inclure ? Le contenu de l'inscription ne fournit que d'assez minces précisions. Si le long de la vallée du Rhin, de la Moselle et de l'Ahr, l'emploi de la formule *In h(onorem) d(omus) d(ivinae)* permet de placer

35 Il y a trois monuments répartis sur ce territoire : à Escolives, Dijon (E. X, 7519), Autun (E. III, 1836). Il ne reste malheureusement du relief de Sens (E. IV, 2785) qu'une description : la déesse portait une corne d'abondance de la main gauche, de la droite une « forme de plateau » (une patère ?). Le croissant, qu'on a cru distinguer sur sa tête, pose un problème. Il est trop insolite, à mon avis, pour qu'on puisse, toute vérification demeurant impossible, supposer, comme l'a fait W. Schleiermacher (*op. cit.*, p. 114), qu'il s'agissait d'ailes.

36 A la série déjà connue il faut peut-être ajouter une stèle trouvée à Soulosse (déesse représentée, comme celle d'Escolives, debout, avec une patère et une corne d'abondance). Cf. L. DEROCHÉ, *Informations archéologiques*, dans *Gallia*, XVII, 1959, p. 362, 3^e.

37 Par exemple, le geste, pour Mercure, de remettre le contenu de la bourse à la déesse (à Coblenz et Wiesbaden) ; le fait, pour *Rosmerla*, de s'appuyer sur une corne d'abondance posée sur le sol (chez les Leuques : à Toul et au Châtelet), etc.

38 Il n'est pas exclu, bien que difficile à prouver, que le choix s'explique, en fait, par la chronologie.

39 Cf. *supra*, n. 35.

40 Voir en particulier : E. ESPÉRANDIEU, *Le groupe éduen du dieu et de la déesse assis*, dans *Bull. des fouilles d'Alise*, I, 1914, p. 37-43 ; J. TOUTAIN, *Les divinités domestiques du pays des Éduens*, dans *Bull. arch. Comité Trav. hist.*, 1914, p. 408-421 ; *Les cultes païens dans l'Empire romain*, Paris, 1911, 1920, p. 224-238 ; G. DRIoux, *Cultes indigènes chez les Lingons*, Paris, 1934, surtout p. 101-102 ; P. LAMBRECHTS, *Contributions à l'étude des divinités celtiques*, Bruges, 1942, p. 117-120 ; P.-M. DUVAL, *Les dieux de la Gaule*, Paris, 1957, p. 92.

41 Surtout Junon, le *Genius*, les *Lares*.

42 E. VIII, 6069 ; VII, 5866.

43 Cf. *supra* n. 35. On ne distingue pas le voile signalé par E. Espérandieu : en revanche, le motif triangulaire qui surmonte le front me paraît ne pouvoir être qu'un diadème. J'ai été confirmée dans cette opinion par M^{lle} S. Deyts, conservatrice du Musée archéologique de Dijon, à l'amabilité de qui je dois la photographie de ce monument.

a

b

c

2. *Monuments de Rosmerla. a) Stèle d'Escolives (cliché fourni par M. R. Kapps). --- b) Détail de la tête sur l'oreille, groupe de mèches partant en éventail de la tempe vers la nuque). --- c) Cippes d'Eisenberg. Musée de Spire (Allemagne). Esplanadien, VIII, 6039; *CHL*, XIII, 11696.*

certaines inscriptions⁴⁴ vers 170 ou plus tard ⁴⁵, si même, à Wasserbillig, une dédicace est datée, par les consuls, de 232⁴⁶, ni la formule *Aug. sac.*, ni le redoublement *L. L.* n'offrent autant de ressources. L'abréviation *L. L.* semble avoir été utilisée, au moins dans l'expression traditionnelle : *VSLLM*, concurremment avec la forme plus simple *L* (dans *VSLM*) et l'on situe l'apparition de l'une et de l'autre sous Auguste⁴⁷. De même, le développement du culte impérial commence avec Auguste, la formule *Augusto sacrum* s'adresse très vite à l'empereur vivant, quel qu'il soit ⁴⁸, et l'emploi s'en perpétue longtemps⁴⁹.

En ce qui concerne l'iconographie, W. Schleiermacher, nous l'avons vu, établit l'existence de deux types : l'un inspiré de la *Copia*, l'autre de Mercure lui-même. Il montre que l'un et l'autre ont été représentés au moins vers le milieu du 1^{er} siècle⁵⁰, qu'ils ont donné naissance, au cours du 1^{er} siècle, à des monuments mixtes et qu'on assiste, à la fin du 1^{er} et pendant le 2^e siècles, au développement des parèdres de Mercure présentant l'aspect de déesses-mères⁵¹ (pour la plupart vêtues d'une longue tunique et tenant contre leur poitrine une corbeille de fruits ou une bourse⁵²). Ce qui n'exclut pas, naturellement, la permanence des modèles préexistants. Ainsi, à s'en tenir à ses attributs, et bien que W. Schleiermacher n'envisage pas très nettement la question de l'apparition de la corne d'abondance et de la patère, la déesse d'Escolives pourrait se situer entre la seconde moitié du 1^{er} siècle et, au moins, le dernier quart du 1^{er} siècle⁵³. Toutefois il resterait à montrer que la démonstration de W. Schleiermacher est toujours valable, dans ses détails, lorsqu'on s'éloigne de la vallée du Rhin, où il choisit ses exemples. De plus, l'absence de Mercure nous prive des éléments de datation qu'il pourrait éventuellement donner. Enfin, seuls des termes de comparaison exacts et datés, dans l'iconographie régionale, permettraient de déterminer à quel moment de l'évolution d'un type, ailleurs longuement attesté, on pourrait situer cette stèle. Car l'imitation de modèles conventionnels empruntés au répertoire romain par des artisans plus ou moins habiles (et cela pendant une durée variable) rend malaisée l'appréciation du style.

Compte tenu de ces réserves, la solution la plus sage consiste donc à chercher si des données purement formelles : caractères de l'inscription, particularités techniques de la sculpture, ne donnent pas, au moins, une idée approximative de la date du monument. Il semble, de l'avis d'un spécialiste⁵⁴, que les sculptures de la stèle ne se distinguent pas par des caractères éclatants, qui permettent d'en garantir la date exacte. La nature du

44 *Bericht der römisch-germanischen Kommission...*, 1937, p. 92, n° 137 (Uess ; *CIL*, XIII, 6263 (Alzey, 7683 Krahnenberg) ; 4192, 4194, 4195 (Niederemmel-Reinsport) ; 4193 au même endroit ; la formule est restituée). E. G., 232 = *CIL*, XIII, 6488 (Obrigheim ; Mercure est seul nommé dans la dédicace). L'inscription de Castel (*CIL*, XIII, 7270 = E. VII, 5866) est datée, elle, avec précision, par les consuls, de 170. Gravée sur une pierre à quatre faces (dont l'une porte le relief de Mercure et de sa parèdre), elle est dédiée à Jupiter et Junon.

45 C'est ce qui ressort, du moins pour les formes abrégées, des articles de Neumann (*RE*, V, art. *domus divina*, col. 1527) et de E. Saglio (art. *domus divina*, dans *Dict. Ant.*, II(1), p. 362) faisant suite aux remarques de Th. Mommsen (*Staatsrecht*, 2^e éd., II, p. 792, n. 1) et C. Jullian (*Domus divina*, dans *Bull. épigr.*, IV, 1884, p. 251-252).

46 *CIL*, XIII, 4208.

47 R. CAGNAT, *op. cit.*, p. 253.

48 SUÉTONE, *Tibère*, 26.

49 On relève cette formule à Entrains, par exemple, sur deux stèles (*CIL*, XIII, 2901 et 2904) datées du 1^{er} siècle.

50 W. SCHLEIERMACHER, *op. cit.*, p. 114 (colonne de Mayence), p. 121 (monument de la forêt de Coblenz).

51 *Ibid.*, p. 123-124.

52 C'est ce qui ressort des exemples cités dans cet article, p. 122.

53 La corne d'abondance est l'attribut de la déesse de la forêt de Coblenz et l'on retrouve le type à la patère et à la corne d'abondance à Castel, sur le monument daté, par sa dédicace, de 170 (cf. *supra*, n. 44).

54 J'ai consulté, à ce sujet, M. F. Braemer qui m'a beaucoup aidée de son expérience et de ses conseils.

a

b

3. *Monuments attribués à Bosmeria. a) Stèle de Dijon (Lingons). Musée de Dijon (cliché P. Bert). Esp., N. 7519. . . b) Stèle d'Autun (Eduens). Musée d'Autun (cliché Bénédet). Esp., III, 1836.*

sujet ne prête pas à beaucoup de liberté. Néanmoins, l'examen de la stèle⁵⁵ a permis de noter la convergence d'un certain nombre d'indices : forme de la niche, technique des plis, traitement des genoux, qui, tous incitent à placer ce monument entre la moitié du II^e et la moitié du III^e siècles et, même, plus précisément, vers 200. La forme des lettres suppose, elle, une date assez haute⁵⁶. Toutefois, rien n'autorise à croire que certaines traditions graphiques n'ont pu se perpétuer assez longtemps, surtout dans les provinces. Un terme chronologique pourrait être fixé, cependant, si l'on admet la lecture $\Gamma = P$: cette forme de lettre est usitée au I^{er} et II^e siècles et, apparemment, ne se maintient guère au-delà⁵⁷. Dans ce cas, le monument se placerait vers la fin du II^e ou le début du III^e siècle. Il ne s'agit, évidemment, que de probabilités.

Une question subsiste, que pose tout particulièrement la découverte de ce monument dans cette région. La dédicace montre que *Rosmerla* pouvait jouir d'une indépendance plus grande que ne le laissait supposer son habituelle association avec Mercure. Le fait est rendu plus probable par la proximité de l'inscription de Gissey, qui, jusqu'à maintenant, était la seule à proposer une déesse privée de son parèdre. Si le nombre des monuments n'est pas tel que l'on puisse parler d'« habitude », il faut signaler cependant la similitude des formules : *Aug. sac. deae Rosmerlae* et leur caractère apparemment local⁵⁸. L'autonomie de la divinité pourrait toutefois être contestée, grâce aux exemples que l'on possède, ailleurs, de la représentation d'un couple assortie de la dédicace à l'un des dieux⁵⁹. Mais la stèle d'Escolives prouve, puisque *Rosmerla* est seule figurée, que la déesse a pu, en certains cas, être l'objet d'une vénération particulière⁶⁰. La question est donc de savoir ce qu'a été, dans cette région, le culte de *Rosmerla*, ce qu'ont été surtout les limites de l'indépendance de la divinité. Honorée seule, elle peut, théoriquement, être reconnue (à moins d'indications explicitement contraires) dans un certain nombre de représentations féminines isolées portant les mêmes attributs. Dissociée de son parèdre, elle retrouve, en quelque sorte, sa vitalité originelle, et l'on est tenté de s'interroger sur l'identité de toutes les

55 M. Braemer a relevé sur le relief une particularité de la coiffure (une touffe de petites mèches sur l'oreille), qui paraît propre à ce monument (cf. fig. 2 b).

56 Je remercie ici M. J. Mallon, qui a bien voulu examiner l'inscription et m'aider des ressources de son érudition.

57 C'est ce qui ressort de textes paléographiques bien datés (cf. *supra*, n. 16), dont le plus récent se situe en 219.

58 Peut-être l'usage de la formule *Augusto sacrum*, jointe à la dédicace à une divinité celtique, tient-il à un certain particularisme de cette région : il est intéressant de constater, en effet, que la quasi totalité des exemples de ce genre que j'ai relevés au *CIL*, XIII, proviennent de la même contrée (1575, Le Puy ; 2812, Moulins-Engilbert ; 2831, Gissey-le-Vieil ; 2862-2863, Sources de la Seine ; 2887, Alise ; 2895, 2896, 2899, 2900, Sud du territoire des Senons ; 2901-2903, Entrains ; 2921, Auxerre ; 11223, 11224, Saint-Marcel ; 11225, 1126, Autun ; 11233, Nord du territoire éduen ; 11240, 11241, Mont Auxois). Faut-il y voir le résultat de la rencontre d'un attachement tenace aux cultes indigènes et d'un formalisme romain, imputable au fait que l'on se trouve là dans une zone de passage particulièrement active ?

59 Il existe trois monuments dédiés à Mercure et le montrant accompagné d'une déesse qui peut être *Rosmerla* : les dédicaces y sont faites à Mercure seul : Trèves : *CIL*, XIII, 7569 et E. VI, 4929 ; Obrigheim : *CIL*, XIII, 6488 et E. G., 232 ; *CIL*, XIII, 7569 et E. G., 39.

60 Cela ne préjuge naturellement pas de son éventuelle association avec un dieu, dans le sanctuaire où cette stèle a pu être dressée. Mais cette constatation va néanmoins à l'encontre de ce que pensait P. Lambrechts, d'après les documents dont il disposait alors (*op. cit.*, *Appendice*, p. 185) : « Elle n'apparaît jamais seule, ni sur les inscriptions, ni sur les reliefs. Elle ne possède aucun attribut qui la distingue spécialement. Elle ne semble pas mener une vie personnelle. Son existence se passe à l'ombre du dieu masculin. »

a

b

4 Monuments d'Auxerre. a) Musée d'Auxerre (*cliché Phéliphol*). Esp., IV, 2878. — b) Musée d'Auxerre (*cliché Phéliphol*). Esp., IV, 2881.

divinités qui, chez les Éduens et leurs voisins, portaient patère et corne d'abondance et se trouvaient associées à des figures masculines d'apparences très diverses, en particulier dans le cas des couples assis. Faut-il se fier à la fixité du type de la déesse pour penser que le dieu qui l'accompagne représente, sous une forme tantôt romanisée, tantôt indigène, le même personnage, plus ou moins « interprété » ? Doit-on, au contraire, s'attacher à la forme très individualisée prise par l'homme et estimer que la représentation féminine trahit, par l'identité des attributs, l'analogie entre les compagnes de dieux non identifiables les uns aux autres, bien que voisins par leurs prérogatives, en même temps que la pauvreté de l'imagination des artisans et celle du répertoire iconographique emprunté aux Romains ? Doit-on, enfin, envisager le problème de façon différente selon que le dieu représenté a une forme romaine (particulière ou banale), ou offre des caractéristiques paraissant proprement indigènes ? Il n'est possible, je crois, que de définir quelques principes de méthode.

En ce qui concerne les déesses isolées, il ne saurait, à mon avis, être question de retenir des représentations autrement différenciées, par exemple par une coiffure⁶¹. On peut ainsi s'interroger au sujet de la déesse avec patère et corne d'abondance, à Autun, à Chantenay⁶², mais hésiter davantage à propos des divinités d'Auxerre, Saint-Moré ou Vertault⁶³, dont la tête est brisée. Le caractère banal de la patère et de la corne d'abondance attribuées assez souvent (et, en particulier, dans cette région) aux *Matres*, à *Epona*⁶⁴, permet toutefois difficilement de dire, dans chaque cas, s'il s'agit d'une quelconque *Mater* topique ou domestique, ou d'une déesse plus largement connue, comme *Rosmerla*. Seules les conditions de découverte, les inscriptions trouvées à proximité pourraient fournir, au mieux, un argument en faveur de l'une ou l'autre hypothèse. En tout cas, on ne saurait aller au-delà des suppositions, en l'absence de dédicaces plus nombreuses à la seule *Rosmerla*.

Pour les couples, la question intéresse surtout les dieux assis mais pas eux seuls. Il existe, certes, une différence, qu'a bien montrée J. Toutain⁶⁵, entre ces modestes reliefs, objets probablement d'un culte domestique, et des stèles ou autels plus importants, dédiés, sans doute, dans des temples et, éventuellement, porteurs d'une dédicace. Mais il n'y a pas lieu de penser, pour autant, que les divinités concernées dans l'un et l'autre cas étaient nécessairement distinctes. La similitude d'aspect révèle plus que des analogies entre certaines figures assises et d'autres représentées debout, comme le couple trouvé, voilà quelques années, aux Bolards⁶⁶. En ce qui concerne *Rosmerla*, l'existence d'inscriptions à Mercure et *Rosmerla* prouve une association entre les deux divinités chez les Éduens. D'autre part, la découverte de la stèle d'Escolives montre qu'à proximité immédiate de cette cité, la déesse pouvait être dotée de la patère et de la corne d'abondance. Ces deux faits incitent à croire que la divinité assise auprès de Mercure, à Autun, est bien *Rosmerla* et, corrélativement, que la même déesse pouvait, chez certains peuples gaulois (comme chez les Romains⁶⁷), donner lieu à un culte domestique aussi bien que public. Aussi considérerai-je, dans cette zone, à la fois les petits groupes assis et les stèles de plus grande dimension, assorties ou non d'une inscription⁶⁸.

61 Ainsi les Tutelles portant la couronne tourelée.

62 E. III, 1825, 1833 et 1834, 1859 ; III, 2201. L'existence d'une *Rosmerla* assise, à Autun, permet, semble-t-il, de ne pas accorder une importance décisive à l'attitude de la déesse dans cette région.

63 E. IV, 2883, 2926, 3375. Les divinités de Bourges (E. II, 1528) et de Nérès (E. II, 1563), avec des fruits dans leur patère, appartiennent à un type un peu différent.

64 *Matres* : par exemple E. III, 1827 (Autun) ; IV, 3373 (Vertault) ; IV, 3593 (Brèsey) ; *Epona* : E. III, 2110 (près de Chalon) ; corne d'abondance, E. III, 2117 (Meursault) ; III, 2127 (Mellecey) ; IV, 3363 (Chamessin) ; corne d'abondance et patère.

65 *Les divinités domestiques...*, p. 420.

66 R. MARTIN, *Informations archéologiques*, dans *Gallia*, XXIV, 1966, p. 386-387 et fig. 19.

67 Ce que prouvent toutes les statuettes ou figurines de grandes divinités trouvées, avec les *Lares*, dans les foyers.

68 La distinction établie par J. Toutain laisse pendante la question des stèles anépigraphes sans contexte archéologique utilisable (cf. la mise au point d'E. THEVENOT, *op. cit.*, p. 237).

b

c

a

- 5 a) Stèle de Changé, Musée d'Autun (cliché Bénédet), Esp., III, 2023, ... b) Stèle d'Autun, Musée d'Autun (cliché Bénédet), Esp., III, 1832.
c) Stèle de Jouey, Musée d'Autun (cliché Bénédet), Esp., III, 2039.

L'inventaire permet, d'abord, de constater que les groupes assis attestés hors du territoire des Sénons, des Lingons, des Éduens et des Bituriges se composent d'un dieu, le plus souvent bien différencié, et d'une déesse qui ne porte jamais la corne d'abondance et la patère⁶⁹. À l'intérieur de ces limites géographiques, en revanche, la déesse tient, dans la grande majorité des cas, ces deux attributs. C'est leur présence qui m'amène à retenir les couples, assis ou debout, qui vont nous occuper. Alors, donc, que les femmes ont une apparence semblable, les divinités masculines se groupent ainsi :

- divinités debout : dieu nu identifiable (*Genius*) (fig. 5a)⁷⁰ ;
 dieu nu de type militaire (fig. 5b)⁷¹ ;
 dieu vêtu identifiable (*Sucellus*?)⁷² ;
 dieu vêtu proche du *Genius*, tête brisée (fig. 4b)⁷³ ;
- divinités assises : dieu nu identifié (Mercure)⁷⁴ ;
 dieu nu de type militaire⁷⁵ ;
 dieu nu avec patère et corne d'abondance, le plus souvent sans tête (fig. 1a)⁷⁶ ;
 dieu nu non identifiable⁷⁷ ;
 dieu vêtu (au moins d'une tunique), barbu (quand la tête subsiste), ne portant jamais la patère et la corne d'abondance⁷⁸ ;
 dieu vêtu doté d'attributs peu reconnaissables ou de caractéristiques insolites⁷⁹.

69 – Mercure? : E. V, 3756 (La Malmaison, chez les Suessions) ; E. VII, 5505 (Strasbourg, chez les Triboques) ; E. G., 39 (Bierstadt, chez les Germains) ; Jupiter : E. VII, 5739 (Mayence, chez les Trévires) ; E. G., 134 (Heddernheim, chez les Germains) ; *Sucellus* : E. G., 352 (Grünwinkel, chez les Germains).

70 – E. III, 2023 (Changé).

71 – E. III, 1832 (Autun) : haste et bouclier ? ; E. X, 7518 (Alise) : dieu appuyé sur une haste (lance?), est douteux car la déesse ne tient que la corne d'abondance.

72 – Aux Bolards, cf. *supra*, n. 66.

73 – E. IV, 2881 (Auxerre). La coupe, nette, à gauche du dieu, rend assez problématique la présence d'un troisième personnage.

74 – A Autun, cf. *supra*, n. 35.

75 – E. III, 2348 (Mont Auxois) : tient une lance.

76 – * = déesse mutilée, mais paraissant conforme au type général. Complète : *E. IV, 2878 (Auxerre) ; III, 1852 (Autun) : attributs peu distincts. – Incomplète : main gauche cassée, patère dans la main droite : *E. III, 1828 (Autun) ; *IV, 2880 (Auxerre) ; XI, 7812 (Cortevaix) ; main droite cassée, corne d'abondance dans la main gauche : *E. IV, 2911 (Bazarnes) ; IV, 3567 (Mâlain).

Un groupe étudié par E. Espérandieu (*Bull. des fouilles d'Alise*, I, 1914, p. 37 – E. IX, 7118, semble présenter, à côté de la déesse, un dieu de ce type, imberbe et vêtu d'une tunique. Mais, si la main droite tient bien une patère, l'attribut de gauche a disparu. De plus, des traces de couleur permettent de penser que, sur les crânes lisses et frustes, la chevelure était peinte : on ne peut donc tirer argument du fait que la sculpture ne suggère pas l'existence d'une barbe. L'aspect du relief, en général (bien que la main droite de la figure féminine, très grossière, paraisse s'être perdue dans les plis du vêtement), incite plutôt à reconnaître là une mauvaise réplique du monument de Dijon (E. IV, 3441) : à Dijon, un gros vase est posé sur le sol, entre le dieu barbu au maillet et sa parèdre ; à Alise, une masse sphérique occupe, justement, cette place. Le même attribut se retrouve encore, au même endroit, entre les divinités debout des Bolards (cf. n. 66). Or, le dieu des Bolards a l'apparence du *Sucellus* traditionnel. Le relief E. III, 1830 sort des normes : la déesse, amputée de la main droite, pose la gauche sur l'épaule du dieu ; de plus un enfant nu était assis à leurs pieds. J'ai donc jugé préférable d'écarter ce monument.

77 – *E. IV, 2879 (Auxerre) ; *III, 1849 (Autun) : les moins mutilés d'une série de monuments inutilisables.

78 – *E. III, 2039 (Jouey) ; III, 2066 (Nuits) ; III, 2334 (Vitteaux) ; III, 2347 et 2353 (Mont Auxois) ; IV, 3441 (Dijon) ; IX, 7114 et 7127 (Alise) ; IX, 7093 (Mâcon) ; X, 7639 (Solutré). Probables : *III, 1837 (Autun) : tête et main droite cassées, main gauche appuyée sur une corne d'abondance (cf. X, 7639, avec une olla dans la main droite) ; *IV, 3603 (Mirebeau) : peut-être une olla dans la main droite, main gauche cassée ; XI, 7810 (Mont Auxois) : main droite cassée, haste couchée sur le bras gauche (cf. III, 2039, maillet sur le bras gauche, patère dans la main droite) ; IX, 7121 (Mont Auxois) : main gauche cassée, patère dans la main droite II, 1569 (Néris) : tête cassée, corne d'abondance dans la main gauche, main droite ?

79 – E. III, 2256 (Entrains) : le haut du corps manque, attributs non reconnaissables ; *IV, 3384 (Vertault) : dans la main droite patère « pleine de petits disques » (disparue), dans la main gauche un manche terminé par une pale (?) ; *IX, 7118 (Alise) : cf. n. 76, la déesse n'a pas de patère ; X, 7637 (Mont Auxois) : main droite posée sur l'épaule de la déesse, petit serpent dans la main gauche, la déesse n'a pas de patère.

Si l'on envisage la répartition par cité, on constate un certain particularisme chez les Sénonis, qui semblent ne connaître que le dieu à la patère et à la corne d'abondance⁸⁰. Les rares exemples fournis par les Lingons peuvent se partager entre les deux types principaux : le dieu nu avec les attributs de l'abondance, le dieu vêtu et barbu⁸¹. Il semble qu'il a pu en être de même chez les Bituriges⁸². Chez les Éduens, enfin, on note le même mélange avec, en outre, quelques monuments comportant un dieu nu d'allure militaire ou un dieu vêtu difficile à identifier à cause de la nature ou de l'état des attributs qu'il porte *etc.* Par ailleurs, si la similitude des groupes sénonis s'explique peut-être par la concentration de ceux-ci entre Auxerre et Bazarnes, il faut remarquer, au contraire, sur les sites éduens où d'abondantes trouvailles ont été faites : le mont Auxois-Alise, Autun, que les représentants des différents types se trouvent mêlés sans qu'il soit possible, étant donné la technique souvent maladroite du sculpteur, de savoir s'il n'intervient pas, entre ces monuments divers, un ordre de succession. De plus, on note deux tendances, qui ne font que rendre l'interprétation plus malaisée : on voit — je l'ai déjà signalé — les mêmes attributs entre les mains de dieux figurés tantôt debout, tantôt assis ; en revanche, l'utilisation des mêmes cartons fait que des dieux, par ailleurs totalement différents, sont représentés avec une telle similitude dans la pose⁸³ qu'on est contraint de se demander s'il s'agit d'une mode, ou s'il faut attacher plus d'importance à la ressemblance dans l'attitude qu'à la différence entre les attributs. Il m'a paru sage, en tout cas, de ne pas accorder *a priori* une signification trop grande, dans ces groupes, à l'identité du type féminin : la corne d'abondance, nous l'avons vu, et la patère ne peuvent être considérées comme l'apanage d'une déesse dans cette région.

Il est donc plus juste, à mon avis, de commencer par s'intéresser aux particularités de chaque couple, c'est-à-dire aux attributs de la figure masculine. Celle-ci se ramène, lorsqu'elle n'est pas identifiée avec certitude, à trois formes essentielles : un dieu d'apparence militaire, qui pourrait être un *Mars* local⁸⁴ ; un dieu vêtu et barbu que le maillet, parfois aussi l'*olla*⁸⁵, rendent très semblable à *Sucellus*, connu par ailleurs dans le Nord-Est et le Midi de la Gaule⁸⁶ ; un dieu que son vêtement (un manteau attaché sur l'épaule, laissant le torse largement découvert) et ses attributs (la patère et la corne d'abondance) apparentent au *Genius* romain ; dans ce cas, toutefois, la détérioration de la tête des monuments conservés ne permet de parler que d'une grande analogie⁸⁷. Les problèmes soulevés par les différentes séries se présentent ainsi : il n'est possible, quelquefois, de définir le dieu barbu et vêtu que de façon négative, car il ne porte pas toujours le maillet qui permettrait de l'iden-

80 Compte tenu, vu l'état des monuments, de la similitude physique, de la présence d'un, au moins, des deux attributs, portés toujours, chacun, dans la même main : E. IV, 2878, 2880, 2881, 2911.

81 E. IV, 3567 (Mâlain) : dieu nu : 3603 (Mirebeau) : très probablement dieu vêtu et barbu.

82 Le dieu vêtu, sans tête, de Nérès présente des analogies avec la divinité vêtue et barbue, tenant la corne d'abondance et un vase, que l'on voit à Vitteaux (E. III, 2334 : gobelet) et Solutré (N, 7639 : *olla*). Le personnage figuré sur le relief E. II, 1564 est analogue au dieu nu (manteau sur l'épaule, corne d'abondance dans la main gauche). Toutefois l'attribut de la main droite est peu distinct et, surtout, la déesse ne tient que la patère, la main gauche étant posée sur l'épaule du dieu. Je n'ai pas cru devoir retenir ce groupe.

83 Le tabouret sur lequel s'appuie le pied gauche de certains dieux assis n'est l'apanage exclusif d'aucune des deux catégories : dieu au maillet : E. III, 2347 (Mont Auxois) ; III, 2039 (Jouey) ; dieu nu : E. IV, 2879 (Auxerre), malheureusement mutilé.

84 Ce pourrait être celui qu'on connaît à Alise sous le nom de *Mars Cicol(l)uis*. Il est associé tantôt à *Bellona* (Alise et Mâlain, *CIL*, XIII, 2872 et 5598), tantôt à *Lilavis* (Mâlain et Aignay-le-Duc, près d'Alise, *CIL*, XIII, 5601 et 5602, 2887).

85 Maillet seulement (mutilés) : E. IV, 3341 (Dijon) ; peut-être XI, 7810 (Mont Auxois) : — maillet et *olla* : E. IX, 7127 (Alise) ; III, 2066 (Nuits) ; — maillet et patère : E. III, 2039 (Jouey) ; — maillet et autre attribut : E. III, 2347 (Mont Auxois : poignard ?) ; — *olla* seulement (mutilé) : peut-être E. IV, 3603 (Mirebeau) ; — *olla* et corne d'abondance : E. X, 7639 (Solutré) ; III, 2334 ? (Vitteaux : un gobelet tronconique remplace l'*olla*) : — *olla* et autre attribut : E. III, 2353 (Mont Auxois : bourse) ; IX, 7114 ? (Alise : tonnelet) ; l'*olla* n'est que probable.

86 KEUNE, art. *Sucellus*, dans *RE*, IV¹, 1931, col. 515-539 ; E. LINCHEHHELD, *Un nouveau monument de Nantosquilla*, dans *Rev. Arch.*, 1926-27, p. 212-223 ; *Sucellus et Nantosquilla*, dans *Rev. Hist. des Religions*, 1929, p. 40-92.

87 Le seul exemple complet, celui de Changé (cf. *supra*, n. 70), porte la couronne tourelée qui le désigne apparemment comme un protecteur topique.

tifier, raisonnablement, avec *Sucellus*. De plus, la présence, parfois, d'un attribut insolite (comme l'épée au Mont Auxois⁸⁸) inspire quelque incertitude sur son identité exacte. Mais tel qu'il est, ce dieu présente une originalité certaine, par rapport aux autres divinités, et l'ensemble de son aspect physique, de son vêtement et de ses attributs le différencie nettement des autres figures masculines beaucoup plus romaines. Il est difficile, en outre, de le considérer, en chaque lieu où il se manifeste, comme un dieu proprement local ou privé, étant donné l'aire de dispersion et la répartition de ses stèles, et la similitude de certaines d'entre elles⁸⁹. Il s'agit apparemment, d'un point de vue typologique, de formes dérivées de l'iconographie d'un dieu celtique, ailleurs connu sous le nom de *Sucellus*⁹⁰. Certains exemplaires sont tout à fait semblables aux représentations du dieu au maillet⁹¹ et l'on n'est guère porté à hésiter sur leur dénomination. D'autres, en revanche, plus diversifiés, conduisent à se demander si, parfois, l'anecdote ne l'emportait pas et si, en conséquence, les dénominations ou épithètes du dieu n'étaient pas sujettes à varier. Qui était sa parèdre ? La femme qui, chez les Médiomatriques, accompagne *Sucellus* est appelée *Nantosuetta*⁹². Il n'échappe donc pas que les chances qu'ont les dieux de Bourgogne de se nommer *Sucellus* conditionnent, tout d'abord, celles qu'ont leurs parèdres de s'appeler *Nantosuetta*. Mais, en outre, les attributs que porte cette déesse, en particulier la hampe surmontée d'une maisonnette⁹³, ne ressemblent guère à ceux que nous voyons en territoire éduen. Il faut donc supposer soit l'existence d'iconographies locales d'une même déesse, soit l'association du dieu barbu avec une autre divinité. Celle-ci est, à coup sûr, une protectrice de la prospérité et l'on peut l'imaginer unique ou diverse, autant que l'on conçoit comme une ou multiple l'identité de son parèdre. Aucun texte encore ne permet de rien savoir de son nom.

Le cas des formes nettement romanisées me paraît un peu différent. Il s'agit, dans toutes les occasions, apparemment, de transpositions, d'interprétations romaines d'une réalité gauloise⁹⁴. La superposition des deux divinités n'est pas nécessairement parfaite, et il peut exister, en conséquence, des formes à la fois multiples et approximatives d'un même dieu indigène. Mercure est l'un des aspects du parèdre celtique de *Rosmerta* ; le groupe d'Autun et les inscriptions de Langres et de Magny-Lambert l'attestent dans cette région⁹⁵. On le considère, au même titre que sa compagne, comme un garant de la prospérité. La question, dans quelques-uns des cas qui nous occupent, est de savoir si nous n'avons pas affaire à un autre mode de représentation d'une même divinité. Les affinités du *Mars* gaulois avec des divinités plus pacifiques ont été plusieurs fois soulignées⁹⁶, mais ses représentations, sur nos monuments, comportent des attributs trop différents pour que nous puissions établir, du simple point de vue iconographique, le moindre rapport avec Mercure. En revanche, le dieu semblable au *Genius* invite à s'interroger : a-t-il, comme ce dernier, les caractères exclusifs

88 On hésite entre une petite épée et un poignard. Même s'il s'agit d'un attribut guerrier, il me paraît difficile, typologiquement, d'envisager une contamination entre le dieu au maillet et celui qui pourrait être un *Mars* local, tant qu'on n'aura pas trouvé, à proximité, de groupe où le dieu nu porte une épée. Autre attribut peu courant bien que, peut-être, moins insolite : le tonneau (E. IX, 7114, Alise) ; la main droite semble tenir une *olla* (?) (cf. E. III, 2025, Cussy-le-Châtel : tonnelet et maillet).

89 Les types produits plus d'une fois (ils ne sont pas très nombreux) sont rarement groupés (cf. *infra*, n. 91, 103, 104) et la répartition d'attributs fréquents, comme le maillet et l'*olla*, se fait sans ordre apparent.

90 Dédicaces comportant ce nom : Vienne (CIL, XII, 1836) ; Yverdon (CIL, XIII, 5057) ; Augst (Schweiz. Anz., XXVI, 1924, 205) ; Worms (CIL, XIII, 6224) ; Mayence ? (CIL, XIII, 6730) ; Sarrebourg (CIL, XIII, 4542) ; Frescaty (Grenier, *Revue des Etudes anciennes*, XXVI, 1924, p. 136) ; York-Dessau, 4689).

91 Aux Bolards *supra*, n. 66) ; à Nuits (E. III, 2066) ; à Alise (E. IX, 7127).

92 Ce que prouve la dédicace de Sarrebourg.

93 E. LINCKENHELD, *Sucellus...*, p. 59-61.

94 L'association par couples semble caractéristique du milieu religieux celtique (cf. J. VENDRYÈS, *La religion des Celtes*, Paris, 1948, p. 269 ; P.-M. DUVAL, *op. cit.*, p. 92-93 ; E. THEVENOT, *op. cit.*, p. 237). Et la représentation des couples divins assis, en particulier, se rencontre surtout, compte tenu des monuments actuellement connus, chez les Éduens et leurs proches voisins.

95 Cf. *supra*, n. 35, CIL, XIII, 5677 et E. III, 2336.

96 Cf., entre autres, E. ESPÉRANDIEU, *Le groupe éduen...*, p. 43 ; P. LAMBRECHTS, *op. cit.*, p. 121-156 : « Recherches sur le culte de Mercure et de Mars en Gaule ».

a

b

6 a) Stèle de Beaune, Musée d'Autun (*cliché Bénédet*), Esp., III, 3082. b) Stèle de Nîmes, Musée de Nîmes (*cliché aimablement fourni par M. Lassalle, conservateur du musée*), Esp., I, 436.

d'un protecteur topique ou personnel associé à quelque *Mater* ou Tutelle ? Pourvu d'attributs banals et identiques à ceux de la déesse, peut-il, au contraire, être tenu pour l'interprétation d'un dieu indigène ayant une audience assez large, celui dont Mercure est un équivalent ? Il a, du Mercure traditionnel⁹⁷, la nudité, l'apparence vigoureuse, et les attributs qu'il porte symbolisent la prospérité. Il n'y a donc, apparemment, aucune impossibilité formelle à une identification fondée sur des ressemblances. Nous demeurons cependant dans le domaine de l'hypothèse, puisque tous ces « *genii* » sont malencontreusement privés de leur tête et qu'on ne peut connaître ni l'aspect de leur visage, ni leur coiffure⁹⁸. De plus, il importerait de trouver le moyen de préciser comment on imaginait le dieu celtique associé à *Rosmerta*⁹⁹ et l'importance respective qu'ont donc eue, pour favoriser l'interprétation romaine, les similitudes physiques et l'analogie des pouvoirs. Enfin, il faut tenir compte de l'épigraphie locale, qui peut toujours révéler l'existence d'un culte à un *Genius* topique ou privé¹⁰⁰.

Je n'ai envisagé, jusqu'à présent, que l'éventualité selon laquelle nous aurions affaire à deux personnalités divines distinctes, l'une indigène, l'autre romaine, la seconde étant la transposition d'un dieu celtique inconnu, différent du premier. Le problème se pose aussi de savoir si la séparation opérée ainsi n'est pas un leurre et si l'on n'a pas, simplement, concurrence entre des formes iconographiques différentes d'une même réalité. Nous ne disposons d'aucun matériel épigraphique ; force est donc de procéder par analogie et de voir comment a pu se manifester plastiquement, dans des cas sans équivoque, l'adaptation, l'une à l'autre, d'une divinité celtique et d'un dieu romain. Il existe un exemple assez net : celui de Silvain et du dieu au maillet dans le Midi de la France. On constate, en l'occurrence, une contamination évidente des types figurés. Le dieu au maillet peut être nu, comme Silvain, ou, comme lui, couronné de feuilles, ou encore, sans changer de costume, se voir doté des attributs de celui-ci¹⁰¹. Observe-t-on une assimilation aussi manifeste entre les « *genii* » et le dieu au maillet, ou entre ce dernier et Mercure ? Le problème se pose un peu différemment selon la divinité envisagée et les attributs qu'elle porte. Ainsi, la patère et la corne d'abondance sont très peu caractéristiques : ce sont, en quelque sorte, des attributs génériques et on en fait, de façon assez large, la propriété des protecteurs du foyer et surtout de la prospérité. Il n'y a pas lieu, dans ces conditions, de s'étonner de les voir entre les mains de plusieurs divinités¹⁰². Aussi me semble-t-il de peu de signification de les trouver, l'une ou l'autre, en la possession du dieu barbu. Il est intéressant, bien sûr, de pressentir l'existence possible de familles dans l'iconographie de ce dieu : patère et bourse ou maillet (fig. 5 c)¹⁰³, corne d'abondance et *olla* (ou gobelet)¹⁰⁴. Mais jamais, du fait peut-être de la détérioration des monuments, on ne trouve le dieu barbu avec la patère et la corne d'abondance (ce qui, compte tenu de la similitude des parèdres, permettrait des présomptions plus solides), pas plus qu'on ne peut savoir si les « *genii* » étaient ou non imberbes¹⁰⁵.

97 Celui que l'on voit à Autun (E. III, 1813, 1836, 1854) ; à Aubigny (E. III, 2029) ; à Mavilly (E. III, 2067), etc.

98 Cf. *supra*, n. 87, à propos du dieu de Changé.

99 Mercure a été dans certaines cités, identifié avec un dieu barbu (Lezoux : E. II, 1609 ; Beauvais : E. V, 3919 etc.) On peut expliquer diversement cette différence : par une contamination plus ou moins poussée entre deux types divins (en rapport, peut-être, avec une chronologie plus ou moins tardive) ; par la superposition de Mercure à des types locaux distincts d'un même dieu, ou encore à des divinités gauloises différentes.

100 Le problème demeure, en principe, à peu près insoluble à moins de termes de comparaison suffisants et pourvus de dédicaces, dans le cas de monuments que leur usage domestique dispensait de porter une inscription.

101 Dieu au maillet couronné de feuilles (bronze, n° 4031, du musée de Saint-Rémy-de-Provence) ; portant une syrinx (E. I, 301 : Séguret) ; dieu nu couvert d'une peau de loup, portant une *olla*, debout devant un gros maillet dans lequel sont fichés cinq petits maillets (D. KENT HILL, *Le dieu au maillet de Vienne à la Walters Art Gallery de Baltimore*, dans *Gallia*, XI, 1953, p. 205-222).

102 Cf. *supra*, n. 41.

103 E. III, 2352, Mont Auxois : patère et bourse (dieu nu) ; — III, 2039, Jouey : patère, maillet et bourse ; — IX, 7121, Mont Auxois : patère et ? maillet ou bourse ?.

104 E. III, 2334, Vitteaux : corne d'abondance et gobelet ; — X, 7639, Solutré : corne d'abondance et *olla* ; — III, 1837, Autun : corne d'abondance et ?

105 Un « *genius* » d'Auxerre (E. IV, 2881) est vêtu d'une tunique. Mais on ne saurait parler à coup sûr de l'influence du type du dieu au maillet, car l'habitude de vêtir les dieux, en Gaule, est largement répandue. On ne saurait

Pour Mercure, la question est aussi peu claire, bien que les attributs du dieu romain soient mieux caractérisés. Jamais on ne rencontre sur ces reliefs un dieu barbu et vêtu qui, comme à Lezoux, porte incontestablement la bourse et le caducée¹⁰⁶. Il arrive cependant que le dieu barbu ait une bourse. Les deux seuls exemples à peu près assurés ont été trouvées à Jouey et au Mont Auxois¹⁰⁷. On peut se demander, d'abord, dans quelle mesure il ne s'agit pas d'une confusion d'attributs au moins autant que d'une contamination délibérée entre deux types divins : il est surprenant, en effet, que la bourse n'ait pas la forme allongée de celle qui pend, le plus souvent, au bout du bras de Mercure, mais soit ronde et gonflée, avec un petit bourrelet au-dessus de l'étranglement, c'est-à-dire très semblable au vase sphérique ou ovoïde avec un court rebord que l'on voit, d'ordinaire, dans la main du dieu au maillet ou à ses pieds. De plus, chaque fois, on se trouve en présence d'un mélange complexe d'attributs mettant en cause au moins trois dieux, dont l'identité n'est d'ailleurs pas toujours assurée¹⁰⁸. Aussi, même si l'on ne conteste pas l'existence de reliefs du dieu barbu avec une bourse, semble-t-il possible de se demander, en chaque occasion, s'il ne s'agit pas d'un type local original, plutôt que de la simple synchrèse de deux divinités, et si à cette iconographie particulière ne correspondait pas une dénomination également particulière de la divinité, et, par conséquent, de sa parèdre.

Ainsi il importe de dégager, comme l'ont fait E. Espérandieu et J. Toutain, les caractéristiques générales d'un culte qui s'adressait à un couple de « bons génies »¹⁰⁹, de mettre en évidence, également, le caractère régional de la représentation, sur la plupart des stèles, de divinités assises. Les analyses de P. Lambrechts¹¹⁰ ont montré de façon convaincante comment on pouvait, d'après l'iconographie en particulier, saisir la complexité et la variété des pouvoirs de certains dieux celtiques. Toutefois, on parvient presque inévitablement, par cette reconstitution d'une personnalité aux aspects divers, à travers une iconographie multiforme, à définir une *fonction* divine. Mais on n'est jamais sûr, et P. Lambrechts le dit¹¹¹, de connaître chaque fois l'identité locale du dieu en question. On n'est jamais certain, non plus — et cela, P. Lambrechts l'exprime moins clairement — de définir un dieu qui (à cause de la diversité même qu'on lui prête) ait jamais existé pour personne. Et le fait de le baptiser, même avec beaucoup de réserves et une certaine circons-

même, à la limite, être obligé de supposer une influence gauloise, car il arrive au *genius* romain de porter la tunique. Le vêtement, à lui seul, ne peut donc fournir la preuve d'une contamination — cf. fig. 4 b.).

106 Cf. *supra*, n. 99.

107 Cf. *supra*, n. 103. (D'autres exemples sont trop douteux pour être retenus : E. III, 2249, 2312, 2348).

108 Une stèle de Beaune (E. III, 2082) pose des problèmes analogues. J'y distingue un homme barbu, debout, vêtu d'une courte tunique et d'un manteau. Appuyé de la main gauche sur un bâton, il tient dans la droite un objet sphérique au-dessus de la tête d'un animal d'assez petite taille, un quadrupède représenté de face. Derrière l'épaule droite, une lance (?). Je ne parviens pas à discerner le bouc (?) et le chien qui devraient, d'après la description du catalogue, se trouver à droite du personnage, pas plus que je ne saurais affirmer que l'objet sphérique est une bourse plutôt qu'un vase. On voit le dieu au maillet, avec son chien, dans la même attitude, semblablement vêtu sur plusieurs reliefs (par exemple : E. I, 435, 436, 437, à Nîmes). Le travail de la pierre de Beaune me paraît trop fruste pour qu'on puisse reconnaître avec une absolue certitude tel animal ou tel objet, plutôt qu'un autre. Aussi me semble-t-il hasardeux d'y chercher la preuve de la contamination du type de Mercure et de celui de *Sucellus*, au-delà de la ressemblance, qu'on ne peut contester, entre l'attitude de Mercure tenant une bourse au-dessus de la tête du bouc et celle de *Sucellus* tenant une olla au-dessus de la tête du chien (cf. fig. 6 a et b).

109 J. TOUTAIN, *Les divinités domestiques...*, p. 420.

110 *Op. cit.*, « Le dieu celtique au maillet » p. 100-116, « Le couple divin en pays éduen » p. 117-120, « Recherches sur le culte de Mercure et de Mars en Gaule » p. 121-156.

111 *Ibid.*, p. 120.

pection, par exemple *Dispaler*¹¹², peut être, à la limite, dangereux, d'autant plus qu'on joue là, selon des modalités variables, tantôt sur l'analogie présumée des pouvoirs, tantôt sur la ressemblance typologique. C'est pourquoi il m'a paru intéressant de préciser, autant que cela m'était possible, les limites dans lesquelles l'iconographie permettait, dans la région de la cité des Éduens, de supposer dans certains couples figurés l'interprétation romaine d'une divinité masculine indigène. Il devenait plus aisé, ensuite, de savoir si la divinité féminine de ces groupes, toujours identique, par son type, à la déesse d'Escolives, avait ou non des chances d'avoir été connue sous le nom de *Rosmerla*. L'examen que j'ai tenté me paraît avoir montré que la diversité des types indigènes, à l'intérieur d'un même groupe : celui des dieux barbus, n'interdisait nullement de supposer l'emploi de noms locaux ou, au moins, d'épithètes locales, correspondant, dans un culte populaire, à une nuance particulière de la personnalité, ou de la fonction divine envisagée. Ce qui risquait, normalement, d'impliquer une certaine variété dans les dénominations de la déesse parèdre. Il est apparu, d'autre part, que l'interpénétration des types romains et gaulois n'était pas assez évidente, à cause, en particulier de la détérioration des monuments, pour que l'on puisse avoir la certitude de l'existence d'un seul dieu indigène sous des aspects divers. Faut-il chercher une explication dans le fait que ces types figurés se seraient succédé au lieu d'être concurrents ? Les difficultés que l'on rencontre pour dater ces petits reliefs, souvent très rustiques et d'origine artisanale, interdisent actuellement de soutenir comme de rejeter cette hypothèse. On peut simplement s'étonner que, dans le cas d'une succession dans le temps, on ne puisse pas déceler de types de transition. Finalement, dans l'ordre des probabilités, l'identification de Mercure et des « *genii* » à un même dieu indigène ne serait pas à exclure, compte tenu des monuments que nous possédons actuellement et de l'état de ceux-ci ; en revanche, l'utilisation d'une iconographie tantôt romaine, tantôt gauloise, pour la représentation d'une seule divinité, paraît beaucoup plus douteuse.

Aussi l'extension du culte de *Rosmerla*, dans la mesure où celle-ci n'est connue épigraphiquement que comme parèdre de Mercure, est-elle à envisager avec prudence. Nous avons déjà vu comment l'identification de cette déesse avec certaines *Matres* demeurerait hypothétique. Nous constatons, maintenant, toutes les difficultés que présente son association avec des dieux analogues à Mercure par leur fonction et, sans doute, parfois, les modalités de leur culte, mais différents par leurs attributs. On connaît, à Escolives, ce qui paraît être un dieu *Smertu* [- - -]¹¹³. La présence, dans ce nom incomplet, du radical **smer-* rend

112 *Ibid.*, « Peu nous importe d'ailleurs le nom qu'il sied de donner à ces divinités. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir que nous avons affaire à une expression plastique, très localisée — et peut-être inspirée de modèles classiques, comme le prouveraient les monuments correspondants de *Jupiter* et de *Junon* à Mayence — du grand dieu celtique *Dispaler*. »

113 Photographie publiée, avec une petite note signée A. C., dans *Pays de Bourgogne*, n° 56, 1967, p. 487. L'autel, utilisé en remploi, comme me l'a précisé M. R. Kapps, a été retaillé de telle façon qu'on peut imaginer qu'il manque à la fin des lignes, supposées complètes, deux ou trois lettres. Le nom *SMERTV*[- - -] doit-il être complété en *Smertul(l)o* ou *Smertuco*, d'après les anthroponymes attestés : *Smertullus* et *Smertuca* (et *Smertuccus*?) (cf. P.-M. DUVAL, *Le dieu Smertrios et ses avatars gallo-romains*, dans *Études celtiques*, VI, n° 12, 1952, p. 219-238) ? C'est ce que je ne saurais dire.

tentante une éventuelle association avec *Ro-smerla*¹¹⁴. Est-ce lui qu'on a représenté sous l'apparence de Mercure ? Avait-il un ou plusieurs autres visages¹¹⁵ ? Seul l'heureux hasard de nouvelles découvertes sur ce site pourrait nous apporter quelques certitudes.

Colette BÉMONT.

114 Si l'on songe aux jeux auxquels prête le nom des dieux de certains couples (*Visucius* / *Visucia*, *Bormanus* / *Bormana*, cités par P. LAMBRECHTS, *op. cit.*, p. 185).

115 Les épithètes les plus voisines appliquées aux dieux gaulois sont *Smertrios*, qui qualifie, au moins une fois, Mars, à Liesenich, chez les Trévires (*CIL*, XIII, 11975), et *Adsmérios*, appliqué à Mercure à Poitiers (*CIL*, XIII, 1125). Cf. P.-M. DUVAL, *op. cit.*, p. 224-225.